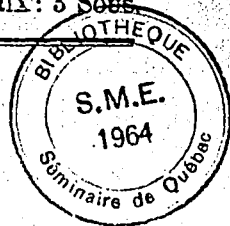


LE FIGARO



JOURNAL HUMORISTIQUE.

Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

FEUILLETON LITTÉRAIRE.

HISTOIRE

DE

L'Invalide à la Tête de Bois.

Suite.

Le portier regarde, tâte: il voit que la tête de son locataire est de bois, il prend un air indigné et lui dit:

—Quand on a une tête de bois, on ne vient pas se brûler la cervelle chez le monde par farco. Si vous ne filez pas tout de suite, je vous dénonce au commissaire.

Le soir, Dubois partit pour Constantinople.

Il va à la Porte, s'approche du capitaine des gardes et demande à parler au Grand Turc.

—Que lui veux-tu, chien?

Les Turcs, quoique très-polis, comme vous savez, tutoient tout le monde.

—Che feux lui tire guelgue chösse.....

—Quoi?

—Che veux m'adresser à lui bour lui parler.....

—Mais pourquoi lui parler?

—Bour lui tire que che fiens de Paris, bour lui faire foir gue ch'ai une tête de bois.....

—Ah! une tête de bois! tiens!

Vlan! le capitaine des gardes lui donne un coup de pied au derrière; Dubois va casser une porte vitrée, se trouve devant un suisse turc qui lui donne un autre coup de pied qui lui fait traverser le vestibule, au bout duquel il trouve un bachi-bouzouck en faction, qui l'envoie au bout de la galerie, où un autre bachi-bouzouck le lance à l'aide des cérémonies, qui le lance au chef des ulémas, qui le lance à l'introduction des ambassadeurs.

Celui-ci le regarde un moment en roulant de gros yeux, puis la colère le prend, et il fait comme les autres, au même endroit. Dubois tombe, passe à travers un grand rideau de damas, fait trois culbutes et va s'arrêter, assis sur le derrière, au pied du trône, où le sultan se tenait immobile, entouré de sa cour.

—Ah pen! dit Dubois, si z'est comme ça que fous indrotuisez les ampassateurs, ch'aime audant qu'on me modde à la borne.

—Tu y es, dit le sultan. Qui es-tu? Parle et surtout dis la vérité.

—Fous ne me tonnez pas te goup te bled.

—On t'épargnera si tu dis la vérité.

—Eh bien! dit Dubois, j'arribo te Paris et ch'ai une tête de bois.

—Possible! dit le Sultan avec étonnement. Et après un moment de réflexion, il dit: Bravo, je vais en faire mon grand visir. Cette idée est toute diplomatique, car que de ministres et conseillers d'Etat n'aurais qu'à y gagner avec une tête de bois. Ton nom?

—Tupois.

—Dubois, dit le sultan, à partir de ce moment, je te nomme mon grand visir.

Alors Dubois revêt le costume d'usage; on lui lave les pieds, on le fait bien manger et bien boire, on le fait coucher; il dort.

Le lendemain, on vient en grande cérémonie le prendre pour aller au Divan, qui est le conseil de guerre des Turcs en temps de paix. On parle des affaires du gouvernement; les plus bas opinent d'abord, puis vient le tour de Dubois. Le voilà qui se met à lâcher un déluge de bêtises grosses comme des maisons, et qui n'avaient pas le sens commun.

Le sultan dit: —Y a pas de bon sens! Mon grand visir est bête comme une oie. Qu'en faire?

—Faut le vendre! faut le vendre! disent les autres ministres, qui étaient jaloux de lui.

—Eh bien! soit; qu'on le porte au marché et qu'on s'en débarrasse à n'importe quel prix.

Au marché, on lui met un turban, une fausse barbe et des lunettes vertes pour lui donner plus d'apparence et cacher la tête de bois.

Un marchand africain le marchandise; on débat le marché; on le lui vend quelque chose comme dix sous et un peu plus. Le marchand lui met un collier à grelot et à plaque, comme à un chien, y attache une laisse et l'emmena dans son vaisseau.

Le vent souffle; ils partent. Débarqués au Caire, ils montent en caravane, Dubois à pied, ton maître à chameau. Ils traversent l'Égypte, l'Abysinie, le grand désert de Sennaar, et arrivent chez le roi du Darfour. Quel pays! Il n'y pousse que des

sonnettes! Dubois ne s'y plaisait pas du tout.

Son maître l'obligeait à se promener dix heures par jour devant le palais du roi, dans l'espoir qu'on l'achèterait.

Un jour que le roi de Darfour était à sa fenêtre à regarder deux chiens qui se battaient, il voit Dubois tête nue au soleil:

—Bon! se dit-il, nous allons rire; voilà un imbécile qui va avoir un transport au cerveau: il va tomber mort, les chiens se battront pour le manger; ce sera drôle.—Baicoco! Baicoco! (c'était le nom de sa femme) viens donc voir!

Baicoco arrive: elle se met à la fenêtre avec sa cour.

Dubois continue à se promener.

—Qu'il est beau! murmurait Baicoco.

—C'est un fou! dit le roi. Qu'on me l'apporte, pour voir un peu ce que c'est.

On va chercher Dubois; on l'apporte au roi.

—Qui es-tu, toi, dit le roi, qui te promènes comme ça au milieu du soleil, sans chapeau sur la tête?

—Che suis Bigard et che n'ai bas une tête de bois.

Le malheur avait rendu Dubois prudent.

—Eh bien! puisque tu n'as pas une tête de bois, il faut que tu aies une fameuse tête. Je t'admets dans mon intimité et je te nomme mon premier ministre. Ma femme te donnera des instructions.

Voilà Dubois au pinacle. La reine Baicoco était très-volage. A peine se trouvait-elle seule avec Dubois, qu'elle lui fait une déclaration dans les règles et lui dit que, s'il ne l'aime pas tout de suite, elle lui fait couper la tête.

Il n'y avait pas à dire: mon bel ami. Dubois met un genou en terre, prend la main de la reine, la met sur son cœur, et lui dit,—avec l'accent de la passion:

—Ponjour, matamé; comment fous bordez-vous?

On entend le bruit de quelqu'un qui étrenue.

Baicoco s'écrie:

—C'est mon mari! il est enrhumé du cerveau! Tu vas la danser!

Le roi entre. C'était la troisième fois que ça lui arrivait. Il ne dit pas un mot à Dubois.

—Qu'on apporte les cornes! s'écrie-t-il. Aussitôt entrent un menuisier et un esclave qui portaient une cage de cornes.